

I

Edward Said était un auteur doublé d'un immense orateur qui prenait autant de plaisir qu'il en donnait à transformer sa pensée en objet vivant, en théâtre. Debout, devant des salles pleines, la voix grave et rapide, le regard sur le qui-vive, tantôt amusé, tantôt sérieux, souvent les deux, les yeux hissés au-dessus de ses lunettes rondes posées sur le bout de son nez, le torse redressé à coups de mouvements brefs de la nuque ou des bras, les mains appuyées à un pupitre, mais plus souvent sur scène, en action, accompagnant ses phrases de leurs longs doigts nerveux, il pouvait transformer l'examen d'une citation aride d'Auerbach ou d'un énième accord israélo-palestinien en un moment de plaisir. La parole faisait de lui un artiste. Il savait doser la part d'ironie, de gravité, de paradoxe, d'érudition, de répétition. Il comptait sur son intelligence pour retenir l'attention, sur son charme pour emporter le morceau, sur son pouvoir de conviction pour apaiser sa profonde, quand bien même invisible, anxiété. Lorsqu'il était animé par la colère, il parvenait parfois à la dompter sous forme d'ironie glacée, parfois pas : alors son sarcasme plus ou moins débordé donnait la mesure de l'homme blessé qu'il était. N'était-ce le secours de la musique, la machine de guerre à laquelle il s'est attaqué – la puissance politique et militaire du duo israélo-américain – aurait sans doute épuisé ses forces bien avant

Edward Said, le roman de sa pensée

sa leucémie. Il a eu le grand courage de mettre, coûte que coûte, son savoir et son énergie au service d'une cause perdue d'avance à l'échelle d'une vie. Luttant, pied à pied, au sein d'un monde occidental largement traumatisé par la culpabilité d'avoir laissé faire le génocide des Juifs et de s'en être acquitté à bon compte par le biais du déni et de la cécité envers les Palestiniens, Said a réussi à tenir sur ses positions sans jamais céder un pouce de son territoire à ce qu'il avait également en horreur : l'antisémitisme.

Sa pensée expose le lecteur pressé au malentendu, dans la mesure où elle mène simultanément deux propos en même temps. En contrepoint. Comme au piano. La main droite entretient un chantier en mouvement permanent où les conclusions définitives sont plus rares qu'il n'y paraît, moins décisives que l'effort mis en œuvre par la main gauche pour les faire émerger. Il y a plusieurs tons de voix dans l'œuvre de Said : un ton souverain, maîtrisé, un autre, irrité, emporté. Et un grand silence. Un silence construit comme un secret entre lui et lui : entre Edward l'héritier en rébellion d'une histoire impériale, et Said, le Palestinien arabe déterminé à se faire entendre. En résultent deux sortes de silence dans son œuvre : celui qui entretient la domination et pèse sur les opprimés, qu'il lui faut briser à tout prix, et celui qui permet au raisonnement de souffler, de se retourner contre lui-même, qu'il lui faut entretenir comme une braise. Le premier est un ennemi, le second un allié. Relire son œuvre à la lumière de cette double exigence aide considérablement à la comprendre. Edward Said a aussi une approche mélomane de la phrase. Il sait, comme son ami Daniel Barenboim l'enseignait aux musiciens arabes et israéliens à Weimar, que la musique « doit avoir une bonne raison de rompre le silence ». L'écriture également. Mais dans le domaine

des mots la « bonne raison » n'est jamais aussi distincte, aussi audible, que dans la musique. En conclusion de son texte sur la ponctuation, Adorno, l'auteur auquel se réfère Said tout au long de son œuvre, traite du même enjeu par un biais différent : « Dans chaque signe de ponctuation soigneusement évité, l'écriture rend hommage au son qu'elle supprime. »

« Le critique, écrit Said dans *Beginnings*, son premier ouvrage, est un vagabond qui va de lieu en lieu pour se fournir en matériaux, mais reste un homme essentiellement entre deux chez soi » (« *between two homes* »). Il y a dans cette formule un début d'autoportrait, une maladresse misogyne de jeunesse – le critique, sous sa plume, étant nécessairement masculin – et un usage discutable du « mais » dans la mesure où l'on ne voit pas en quoi ce qui suit émet la moindre réserve sur ce qui précède. Si je me permets ce pinaillage dès le début de mon essai, c'est d'abord pour avertir mon lecteur de l'ironie et de la tendresse qui se partageront inévitablement mon propos, mais aussi pour pointer d'entrée de jeu l'importance de l'exil, du va-et-vient, de la mise à distance et de la mise en garde – d'où l'usage fréquent du « mais » – dans l'approche de Said. Son territoire est disputé. D'un côté, il est à défendre, de l'autre il lui faut pouvoir le quitter. Et surtout, y revenir. C'est de ce mouvement qu'il est question, dans *Beginnings* en particulier, dans son œuvre en général. Tant sur le plan philosophique que politique et littéraire. Avec, pour frontière temporelle, une distinction radicale entre « commencement » et « origine ». Pour lui, le commencement est actif, l'origine passive. L'un s'inscrit dans l'histoire humaine, telle que l'entendent Ibn Khaldoun et Giambattista Vico, abondamment cités dans ses livres, l'autre relève du mythe. La séparation, ainsi posée, permet à Said de faire d'une pierre deux coups : il résout une question

Edward Said, le roman de sa pensée

de méthode et il contourne, sans l'ignorer, le gouffre métaphysique. Dieu, dont il est peu question dans son œuvre, est rendu à l'absence. L'homme commence avec l'homme. L'origine est une fiction impénétrable, le commencement, une amorce d'avenir aux motifs et aux potentiels plus ou moins déchiffrables. Il est une décision humaine avec tout ce qu'elle suppose de volontaire, d'arbitraire, d'inconscient, de calculé. Au penseur critique d'examiner, selon les auteurs et les situations, les raisons plus ou moins friables, plus ou moins décelables de cet acte de naissance. Le monde dont traite Said qui se définit comme «un intellectuel laïc» – *a secular intellectual* – est un monde debout, adossé au néant, au même titre que les nombres. Un monde ouvert à toutes les crises, les combinaisons, les théorèmes possibles, y compris celui de l'incomplétude, qu'il nommera, lui, «*irreconciliability*» au fur et à mesure de l'approche de la mort. «Les mots», écrit Said, «sont les premiers signes de commencement d'une méthode qui en remplace une autre.» Ce postulat sous-entend une décision qui en partie vous échappe, en partie vous appartient. Comme le mathématicien déclare l'existence des nombres et, partant de là, s'autorise à avancer, Said le penseur critique déclare avec l'existence des mots le début d'un ensemble prêt à se remplir et à s'édifier en lieu et place de l'ensemble vide, sans le nier. Cet arrangement présuppose une forte angoisse à dompter, ou du moins à mettre en veilleuse. La littérature et la musique lui permettent d'en traiter sous une forme sublimée; et le politique d'en découdre, sous une forme combative qui promeut les principes d'égalité et de justice au-dessus ou au mépris des pièges de la nature humaine. Ici s'inscrit sa profonde différence d'avec son indéfectible «compagnon secret» Joseph Conrad qui ne croyait pas en la notion de progrès. Une exigence telle que la sienne ne pouvait toutefois

sacrifier au leurre sa quête de vérité, ni à l'espoir sa part d'ironie. Elle pouvait mener de pair l'espoir et le retour du négatif, la colère et le retour de la critique. Elle l'a fait. Elle a concilié paradoxe et mouvement en adoptant pour compromis la formule de Gramsci : pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté. Aussi, à l'envers de Kafka ou Beckett, qui traitent frontalement des vertiges du néant, Said s'en est-il tenu à distance en s'appuyant sur les bâtiments de l'histoire. L'université lui offrant, par ailleurs, au même titre qu'une famille, du confort d'un côté, un défi de libération de l'autre : un cadre d'opération et un cadre à secouer. Une sécurité assortie du droit de s'en écarter. Son raisonnement est porté à un degré d'érudition et de synthèse maximales avec *L'Orientalisme*, puis *Culture et Impérialisme*. L'entreprise est titanesque : elle consiste à secouer des siècles de préjugés, de fantasmes et de clichés véhiculés par l'Occident sur l'Orient. Cette aventure intellectuelle solitaire qui est à la fois la moisson d'une longue recherche et l'objet d'un combat n'aurait sans doute pas eu l'impact historique qui fut le sien si elle n'avait fait l'économie de certaines nuances. Une démonstration inédite, érigée en thèse, coûte fréquemment une part d'outrance, voire de simplification. On peut le regretter, on peut difficilement ne pas le comprendre. *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, est un coup de maître et de massue qui marque un tournant, bien au-delà des études universitaires, dans l'approche occidentale de l'Orient ; autrement dit, dans l'abus de pouvoir et de domination d'une culture, autoproclamée supérieure, sur une autre. Tout comme le mot « négritude » est devenu indissociable de Césaire, le mot « orientalisme » l'est désormais de Said. Devenu une référence incontournable sur ce sujet, il applique sa méthode au champ de l'actualité. Jour après jour, l'abcès de la question palestinienne anime sa colère, entretient sa

Edward Said, le roman de sa pensée

vigilance, le transforme en brillant dénonciateur de l'injustice. Il devient l'adversaire intellectuel le plus redoutable d'une politique israélo-américaine fondée sur le droit tout-puissant d'un peuple contre un autre. Cette politique qu'il accuse et démonte pièce par pièce, une annexion, une confiscation, un mensonge médiatique après l'autre, ne l'empêche pas de pointer simultanément les indigences et corruptions du pouvoir palestinien. Elle ne l'empêche pas non plus d'inscrire le sionisme dans l'histoire de l'anti-sémitisme et du génocide – lui, emploie le mot holocauste –, de le distinguer, par conséquent, d'un fait colonial comme un autre. Elle l'empêche néanmoins, dans certains cas, d'exposer son propos à des éclairages qui en auraient creusé, compliqué l'examen. L'énergie qu'il déploie à démasquer ou désarmer son ennemi affaiblit alors sa force critique, la traite en force de riposte et de frappe. Ainsi *Covering Islam*, écrit au lendemain du succès de *L'Orientalisme*, est-il un livre aussi courageux qu'insuffisant, étayé d'un côté, réducteur de l'autre. Il fait l'impasse sur des questions encombrantes que Said sondera plus tard, par incursions. Notamment : les fondements coraniques de l'Islam politique, le réel danger d'attraction de l'islamisme dans les pays arabes, la voie qu'il convient d'ouvrir pour séparer le temporel du spirituel. Recueil de textes, couvrant un quart de siècle, de 1968 à 1993, *Politics of Dispossession* donne la mesure de l'inlassable travail d'adaptation, d'ajustement, de continuité et de correction qu'il a fait pour accompagner la défense de ses causes d'une pensée en marche. Sur ce plan et sur ce sujet, il fut l'un des rares, sinon le seul, à tenir sur la durée avec autant d'exigence, d'impact et de plasticité.

La perte constante de territoire, physique et politique, infligée au peuple palestinien n'est peut-être pas sans

rapport avec l'affaiblissement des défenses de Said et l'apparition, en 1991, d'une leucémie incurable à laquelle il résistera douze ans. Durant ces années-là, son œuvre ne change pas de cap mais change insensiblement de couleur. Elle prend l'eau au meilleur sens du terme. Elle pâlit devant les limites du projet qui l'anime. Elle ne déserte pas ses zones de combat, mais elle accorde à la musique et à l'interprétation du passé, le sien compris, une place centrale partiellement délivrée du devoir de convaincre. Said se heurte alors au noyau dur de la pensée : à ce qui, en elle, résiste au principe même de la solution.

L'intention consciente subit les retours de bâton de l'inconscient ; la volonté se heurte à l'affaiblissement du corps. Dans ses derniers exercices de lucidité, Said se donne pour mission de formuler ce qui échappe à la cohérence. Le commencement de la fin est moins net, moins tranché que celui du début. Moins coupé du trou noir des origines. L'exploration de ce temps ultime dans lequel on n'avance ni ne recule à volonté dote son œuvre du lot d'ombre qui lui manquait. On peut dire en ce sens que la vie et l'œuvre d'Edward Said ont fait, toutes deux et ensemble, le tour du cadran. Leur part commune d'ambivalence et d'inachèvement apparaît, avec le recul, comme la signature même de sa personnalité, de sa dualité, de son *aboutissement*. Il y a, dans l'une et dans l'autre, une version officielle et une version officieuse, un égal besoin de stabilité et d'excentricité, une croyance affichée en la vérité et une conscience intime de ce qu'avec un grand V elle recouvre d'approximations ou de mensonges. En résulte, à le lire, à le relire, le sentiment qu'il a pensé, écrit, vécu et fait ce qu'il pouvait, ce qu'il était. Avec une exigence et une puissance d'autant plus exceptionnelles qu'il se battait sur deux fronts – intérieur et extérieur – qui, hormis la musique, lui donnaient plus de fil à retordre que de répit.